

# Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER  
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Pour l'ÉTRANGER  
Un an... 60 fr. Un an... 112 fr.  
Six mois... 40 fr. Six mois... 76 fr.  
Trois mois... 20 fr. Trois mois... 38 fr.  
Chèque postal Lente 456-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## Une dernière fois, au secours !

Dans vingt-trois jours nous aurons épuisé toutes les ressources financières du quotidien. Le 20 mai, le *Libertaire* sera contraint de redevenir hebdomadaire.

Alors nos ennemis triompheront. Ce sera pour eux, le 20 mai, jour de fête. Tous les ennemis de l'Anarchisme révolutionnaire seront arrivés, ce jour-là, par des voies et des moyens différents mais dans l'unanimité de leur mauvaise foi ou de leur volonté destructrice à ce qu'ils ne cessent de souhaiter depuis cinq mois : la mort de notre quotidien.

Depuis les faux « copains » distillant hypocritement le fiel du doute et le venin du dénigrement dans nos propres milieux, en passant par les « anarchistes » de Bloc des gauches en temps d'élection, les « individualistes » de bulletins de vote, pour aller jusqu'aux politiciens de tous poils — gens de l'Humanité et de la Vie Ouvrière qui devaient compter avec notre riposte quotidienne pour la défense du mouvement syndicaliste, qui devaient subir chaque jour l'assaut de notre esprit critique et de notre conscience idéaliste contre le Communisme d'Etat dévorateur d'individus, négateur de libertés — républicains au pouvoir sous l'égide du Bloc national ou républicains en mal de pouvoir sous l'étiquette du Bloc des gauches — leurs ministres qui ne pouvaient martyriser un des nôtres sans qu'aussitôt la voix anarchiste sonnât l'alarme et l'alerte — leurs chiens de justice et de police, guignols de Palais et flicaille de Préfecture ou de Sûreté, qui devaient compter avec nos révélations quotidiennes — gens du Roi enfin, canailles d'Action Française, le Crachoir Public Léon Daudet, qui ne pouvaient diffamer, calomnier, assassiner tout à leur aise nos militants, puisque le *Libertaire* quotidien était là, veillant au grain, à chaque minute.

Ah ! comme tous ces monstres vont rigoler d'aïse, de soulagement et de jouissance en cette journée du 20 mai, qui marquera la mort de notre courageux petit quotidien !

Entendez cela, nos camarades : entendez grailonner le rire épais des Autoritaires débarrassés de cette anarchiste épée de Damoclès : le *Libertaire* quotidien !

Il y avait longtemps que nous en avions senti, compris la nécessité. Malgré les routiniers de toute espèce, nous en avions défendu le projet devant les Comités et les Congrès. Presque tous les compagnons en avaient approuvé le plan. Ils avaient fait de gros sacrifices pécuniaires afin que le rêve devint une réalité.

Et il naquit, plus tôt que nous le pensions, pour défendre la mémoire anarchiste du petit Philippe Daudet contre le père monstrueux qui s'acharnait à la décomposer par ses mensonges, et contre les gens de Police qui portaient la responsabilité d'une mort lamentable.

Notre *Libertaire* fut dès lors chaque jour sur la brèche.

D'abord pour Germaine Berton, dont il suivit passionnément le procès, soutenant la défense, mettant autour des débats une atmosphère chaleureuse, y faisant souffler un vent de bataille qui nous attira de nombreuses sympathies.

Puis ce fut notre campagne pour Matou et Nicolau : celle pour Jeanne Morand ; celle pour le soldat Faux ; celle pour Acher.

Ce fut, pas à pas, suivant l'information, la libre critique, les généreuses protestations, les hardies révélations aux flancs de la vie humaine.

Ce fut enfin notre clameur de tous les jours pour l'Amnistie intégrale.

Nous voici en pleine foire électorale. Tous les mercantis de politique, tous les valets d'Autorité ont été ébrillés par nous. Après les avoir démasqués, nous avons traité leurs figures comme elles le méritaient, c'est-à-dire telles des fesses à botter.

Mais cela n'empêchera pas encore cette fois-ci les électeurs d'être assez nombreux et assez bêtes pour choisir une nouvelle fournée de maîtres.

De quoi demain sera-t-il fait ? Fascisme rouge ou fascisme blanc ? Triomphe des politiciens de Moscou ou triomphe des réactionnaires ? Ou bien, tout bêtement, accession au pouvoir d'un hypocrite parti de démocratie ?

De toutes façons il nous faudra à présent défendre l'autonomie du travailleur, la liberté de pensée de l'individu ;

de toutes façons le combat contre l'autorité aura besoin de toutes nos forces et d'armes adéquates aux circonstances, d'armes modernes.

Un quotidien anarchiste s'impose plus que jamais. Demain il sera encore plus nécessaire qu'il ne l'était hier.

## LES ACCIDENTS DU TRAVAIL

### LA JURISPRUDENCE enfin d'accord avec la loi

Les Compagnies d'assurances, qui réalisent des bénéfices scandaleux et qui alimentent la caisse de M. Billiet, sont en émoi, parce que deux jugements viennent d'être rendus en faveur d'accidentés du travail.

Ces puissantes sociétés qui rançonnent les industriels et détraquent les blessés sans défense, jettent feu et flamme contre ces deux jugements.

Dans la Seine, un ouvrier est blessé. Son demi-salaire, qu'il a de la peine à toucher avec les procédés habituels des Compagnies, est d'ailleurs insuffisant pour vivre sans être guéri. Il s'embourbe ailleurs et est de nouveau blessé, ce qui lui fait encore un demi-salaire. Il est poursuivi pour escroquerie et condamné à dix mois de prison. La Cour d'appel de Paris vient d'annuler ce jugement correctionnel et de l'acquitter.

Sur plaidoirie de M. Marx, la Cour a estimé que les deux accidents n'étaient pas simulés et ne pouvaient être retenus comme éléments constitutifs du délit d'escroquerie. Que si le premier accident mettait l'ouvrier dans l'incapacité de remplir sa tâche, il ne commettait pas le délit d'escroquerie en acceptant chez un autre patron une occupation plus conforme à ses possibilités de malade, lui permettant ainsi de compléter sa journée.

D'autre part, le Tribunal correctionnel du Havre, dans son audience du 24 mars 1924, a rendu un jugement des plus importants, dont voici quelques extraits :

Attendu que X... comparait devant le Tribunal sous la prévention d'escroquerie ; Attendu que cette poursuite est basée sur les faits suivants : Le 1er décembre 1923, à la suite d'un accident qui venait de lui arriver alors qu'il travaillait pour le compte de la maison Lollé, X... s'est fait visiter par le docteur Y..., qui lui a délivré un certificat constatant une incapacité temporaire de travail pour blessure à l'index droit. Pendant la durée de cette incapacité évaluée à 17 jours, le prévenu a travaillé, du 6 au 12 décembre, pour le compte de l'entreprise Lecocq et Estivé, moyennant un salaire normal de 23 fr. 50. Cependant, sur le vu du certificat du docteur Y..., la Compagnie d'assurances « La Prévoyance » lui a versé, à titre d'indemnité temporaire, une somme de 191 fr. 05 calculée sur le taux de 11 fr. 25 par jour. Estimant que ce fait constitue un délit d'escroquerie, ladite Compagnie a porté plainte contre le prévenu ;

Attendu que ce dernier proteste contre la poursuite dirigée contre lui, qu'il soutient qu'étant atteint d'une incapacité temporaire partielle, il avait le droit d'utiliser comme bon lui semblait la capacité qui lui restait ;

Attendu qu'il convient d'examiner le mérite de cette prétention ;

Attendu qu'en accordant à l'ouvrier un demi-salaire fondé sur une incapacité temporaire de travail, la loi du 9 avril 1898 ne fait aucune distinction entre l'incapacité temporaire partielle et l'incapacité temporaire absolue, que, dans le silence de la loi, il paraît rationnel de conclure que ces deux hypothèses doivent être réglées d'une manière identique ;

Attendu qu'en se reportant aux travaux préparatoires de ladite loi, on ne tarde pas à acquiescer à la certitude que telle a bien été la volonté du législateur ;

Attendu qu'à la lumière de ces débats, il devient évident qu'aux yeux du législateur toute incapacité temporaire doit être considérée comme absolue et permet, par suite, à l'ouvrier qui en est atteint d'obtenir de son patron l'intégralité de l'indemnité forfaitaire fixée par la loi ;

Attendu qu'en faisant l'application de ces principes à l'espèce qui lui est soumise, le Tribunal se trouve amené à la conclusion suivante : en réclamant à la Compagnie d'assurances « La Prévoyance », substituée à son patron, une somme de 191 fr. 05 à titre d'indemnité de demi-salaire pour l'incapacité temporaire que lui a occasion-

née un accident de travail dont la réalité et les conséquences ne sont pas contestées, X... n'a fait qu'user du droit que lui confère l'article 3, paragraphe 4, de la loi du 9 avril 1898, en conséquence, la prévention d'escroquerie dirigée contre lui ne saurait être retenue.

Par ces motifs, Acquitte X... sans dépens.

Depuis 1898 que la loi existe, il a fallu 26 ans pour que les tribunaux appliquent enfin consciencieusement cette loi.

Le Tribunal du Havre a fouillé les travaux préparatoires de la loi, sa discussion, et il a acquis la certitude, comme la Cour d'appel de Paris, que l'ouvrier qui est blessé, qui n'est pas un simulateur, a droit à l'indemnité fixée. La loi dit expressément que le patron doit le demi-salaire quand on a été blessé, elle ne dit pas que c'est une escroquerie d'augmenter l'insuffisance du demi-salaire en allant utiliser ailleurs la capacité professionnelle qui reste après l'accident.

Vouloir imposer le repos absolu au blessé qui touche le demi-salaire pendant la durée d'une incapacité partielle et temporaire serait aussi contraire à la loi que de l'imposer au blessé qui touche une rente pour une incapacité partielle et permanente.

Les Compagnies d'assurances qualifient ces jugements de « scandaleux ». Un journal bien pensant va jusqu'à dire que « le tribunal reconnaît la légalité de l'escroquerie aux accidentés du travail ». Pour une fois ou deux que des juges rendent enfin justice aux malheureux blessés qui sont continuellement escroqués par les Compagnies d'assurances, on comprend l'indignation intéressée de ces forbans du haut vol, si puissamment organisés. Les organisations ouvrières feront bien de surveiller les louches agissements des vaulours contre l'heureuse et tardive évolution de la jurisprudence en matière d'accidents du travail. — B.

## Comme en Italie et en Hongrie

Le correspondant de la « Morning Post » à Madrid annonce que le Directoire a refusé l'autorisation de tenir les démonstrations habituelles du 1er mai, donnant pour raison que celles-ci pourraient donner lieu à des incidents, lesquels vu les circonstances actuelles, seraient réprimés avec rigueur.

Ce ne nous étonne pas. Quand on est prêt à faire assassiner un Acher on peut bien interdire aux syndiqués révolutionnaires de protester le 1er Mai.

## La répression

Un membre d'un groupement communiste de Paris, nommé Bonsserve, a été arrêté à la gare de Clermont-Ferrand, alors qu'il dormait sur un banc. On a trouvé à côté de lui un paquet de tracts antimilitaristes. Il a été écroué sous l'inculpation de provocation de militaires à la désobéissance. Le régime politique lui ayant été refusé, il a commencé la grève de la faim.

Ainsi il suffit aujourd'hui d'avoir avec soi des imprimés « subversifs » pour qu'on vous jette en prison ! De mieux en mieux ! Eserons toutefois qu'à l'heure actuelle, Bonsserve a été mis au régime politique, régime auquel il a indéniablement droit.

## Des journaux qui rapportent

M. Forbes écrit dans la revue « American », de New-York, que les huit magazines de M. Hearst et ses trente-trois journaux lui rapportent annuellement cent vingt-cinq millions de dollars.

On voit bien que M. Hearst ne dirige point des journaux dans le genre de notre *Libertaire*.

## TOURNÉE Germaine BERTON - CHAZOFF

A la suite des réponses que nous avons reçues des camarades de province, voici définitivement fixé l'itinéraire de la tournée :

MARSEILLE : 4 Mai.  
TOULON : 6 Mai.  
NIMES : 9 Mai.  
AYMARGUES : 10 Mai.  
MONTPELLIER : 11 Mai.  
CETTE : 13 Mai.  
BEZIERS : 15 Mai.  
PERPIGNAN : 16 Mai.  
COURSAIS, NARBONNE : 17, 18, 19 Mai.

Les camarades de ces deux villes voudront bien s'entendre entre eux pour fixer leurs meetings respectifs.

TOULOUSE : 20 Mai.  
BORDEAUX : 21 Mai.  
BAYONNE, BIARRITZ, TARRES : 22, 23, 24, 25 Mai.

Les camarades de ces trois villes s'entendront entre eux pour la date.

LIMOGES : 27 MAI.

Sujet traité : Le Fascisme et l'Amnistie.

Les Groupes se chargeront de la publicité, et un droit d'entrée de un franc sera perçu pour couvrir les frais.

Faire connaître immédiatement par télégramme si cet itinéraire est bien compris par les villes intéressées.

## POUR ACHER

### Le poète Henri Perrin et Séverine crient : « A l'aide, intellectuels ! »

Ce matin deux grands cœurs ont battu pour Acher. Deux nobles voix se sont élevées pour sauver Shum de la mort.

Voici d'abord le cri saignant de douleur du poète Henri Perrin :

Pour le besoin d'extérioriser ma rancœur, je prends la plume.

Je n'avais pas répondu à vos cris déchirés, car sachant que d'autres que moi pouvaient la prendre avec plus d'efficacité, je considérais comme inconvenant de mettre ma prose à la place d'une valeur.

Rien n'est venu, chacun s'est tu. Je hurle de douleur sur l'incohérence des intellectuels. Je savais que du côté politique il n'y avait pas à demander un élan du cœur aux fabricants de basses œuvres.

Mais les savants ? Les littérateurs ? Les poètes ? Les artistes ? Aussi eux se sont tus. Et de cela j'ai mal.

L'art ne serait qu'un vain mot ? qu'un commerce ?

Pour l'unanimité toutes les universités se sont levées.

Unanimité était un nom : parler de lui (quelle qu'en soit la cause) était sujet à publicité.

Tous se sont levés.

Aujourd'hui, Acher, près de mourir assassiné pour s'être battu avec un crayon entre les doigts et de l'élan plein l'âme. Acher ! Personne n'en parle.

L'humanité sous toutes ses faces est cupide. Pour beaucoup, l'art est un prétexte aux joies communes d'honneur et de considération. L'artiste vrai ne peut que souffrir dans son cœur de l'indifférence des hommes.

Henri Perrin, comme vous avez raison de vous indigner contre l'indifférence de tant de stupides dilettantes. Mais réjouissons-nous, car voici notre Séverine qui joint sa grande voix à la nôtre et à la vôtre pour faire honte aux intellectuels de leur silence. Dans l'Ere Nouvelle d'hier, Séverine écrivait :

Il faut sauver Shum. Quelqu'un se souvient-il encore des dessins de Petit Pierre, dans le *Chambard* ? Petit Pierre, c'était la traduction littéraire du nom de Steinlen. Shum, qu'on veut tuer, là-bas, c'est Steinlen à vingt-deux ans : sa candeur, sa bonté, sa foi, presque son talent ! Que l'ancienne équipe du *Chat noir* et du *Courrier français* se souviennent : qu'elle dépouille tout ce dont le temps a pu la gratifier : qu'elle retrouve, pour une minute, l'esprit de sa jeunesse, — et que, membres de l'Institut, gradés, honorés, célèbres, ils interviennent auprès du roi d'Espagne pour sauver la ressemblance vivante du compagnon de leurs débuts.

Il n'en a pas les traits. Sa figure mince, et comme souffreteuse, ne rappelle en rien la bonne face ronde et placide, apte au sourire, de notre cher Steinlen. Mais il en a l'âme, les tendresses, les colères généreuses, l'infime pitié... Et l'apoutail, pour les artistes, une évidente parenté d'inspiration et de facture.

Un dessin de lui, qui a été publié dans le *Libertaire* du 17 avril, en est le formel témoignage. Sous ce titre : *Amnistie*, une silhouette d'homme, sans fond, sans décor, d'homme assis, accablé, les coudes aux genoux, le visage enfoui dans les mains. C'est le coup de crayon de Steinlen, la même poignante émotion dans l'extrême simplicité.

Sauvez Shum, vous qui le pouvez, pour l'amour de Steinlen — et de l'art ! Sa vie ? Elle est brève, et vaut cependant d'être contée. Selon la belle et navrante définition de Juan de Tenas, dans *El Trabajo*, sur les vingt-deux années qu'il compte, Shum en a vécu douze dans l'illusion enfantine, sept dans la pire misère et trois en prison. Tel est le bilan de cette existence condamnée, torturée, déjà au cours de l'insurrection, et dévolue au supplice infamant.

L'état civil de Shum porte à J.-B. Acher. Il est né à la campagne, dans un village catalan, de très humbles gens. Vers sa douzième année, tous les siens disparurent, sans doute enlevés par quelque épidémie. Il était seul : il s'en fut à la cité voisine : Barcelone !

S'il le dessinait pour soi-même, c'est aussi le destin du petit Acher qu'il esquissait, Verlaïne, en traçant le portrait fameux :

Je suis venu, pauvre orphelin,  
Riche de mes seuls yeux tranquilles,  
Vers les hommes des grandes villes...  
Ils ne m'ont pas trouvé matin !

Tel fut le cas de l'enfant perdu dans la tumultueuse Barcelone. Il y gagna son pain comme il put, au milieu d'une solitude surpeuplée d'indifférents. Aucun refuge sentimental ou cérébral. Ecoutez-le : « Les lettres étaient pour moi inaccessibles ; je savais à peine lire, mais j'aimais la musique et le dessin. Et cependant, je devais laisser tout cela comme choses secondaires, et c'était là ma plus grande souffrance... »

C'est alors qu'il rencontra sa première amitié, celle qui influa si puissamment sur la pensée adolescente. Cet ami Loreda était un pauvre comme Acher, et son aîné. Il finit dans la plus grande détresse, mais après avoir stimulé, chez son jeune compagnon, tout ce qu'il sentait en puissance, de vocation, de réflexion, et l'avoir attiré vers son grand rêve d'anarchie.

Cependant, cette amitié-là, pour forte qu'elle pût être, et seulement rompue par la mort, n'était qu'un préambule à la fraternité qui devait lier Acher au poète Roca, en littérature Shumblerium.

Ce fut à Paris qu'il se rencontrèrent. Acher s'y était fait embaucher. Son maître lui assurait le pain quotidien. Le soir, affamé d'intellectualité, il fréquentait un bar du Quartier Latin, rendez-vous d'artistes. A peine sait-il le français. Mais il regarde, mais il écoute, avec un si évident, si ardent désir de comprendre ! Puis, à toute occasion, sur n'importe quel bout de papier, il a le crayon aux doigts — des doigts que gênent les callosités des grossiers labeurs ?

Il intéresse. On l'admire. On l'adopte. On lui fait lire Tolstoï, Gorki, Roca y ajoute Kropotkine, Reclus, Bakounine... Il rumine ses lectures, tandis que ses mains besognent. Et toutes ses heures libres, il les emploie à dessiner, tandis que son ami lui lit tantôt ses propres vers et tantôt ceux des autres.

Mais la guerre sévit. Shumblerium qui, par principe, se refuse à l'obligation militaire, est arrêté, détenu, condamné, expédié au poste d'où l'on ne revient pas, disparaît dans la tourmente... C'est en souvenir de lui qu'Acher, pour pseudonyme, a pris les quatre premières lettres de son nom.

Cinq ans a duré le séjour d'Acher à Paris. Il y est arrivé manœuvre, il y a vécu artisan, il le quitte artiste.

Son départ coïncide avec la réaction furieuse qui décime la population ouvrière de Barcelone. Les généraux Anido et Arlegui tiennent sous la botte, c'est le cas de le dire, — et une botte durement éperonnée ! — le prolétariat de la cité ! Quatre cents travailleurs sont abattus sur la voie publique, au jugé ou au visé, indifféremment.

Acher se jette dans la lutte, avec la seule arme qu'il possède et dont il use : son crayon ? Shum est né satirique, véhément, désespéré. Il fait rire de ceux devant qui tout tremble, donne le courage dans les cœurs désolés.

Les maîtres de l'heure l'exècent. Comment le saisir, ce doux, ce pacifique, n'agissant que cérébralement ?

Une explosion se produit, 10, rue de Tolède, dans la maison et à l'heure où il reprend son linge chez sa blanchisseuse. Il est grièvement blessé, transporté à l'hôpital, inculpé.

On sait « faire parler » les prisonniers, à Montjuich et aux alentours ! En tordant les seins à Rosario Sagarra, en tordant autre chose aux hommes, on leur arracha des cris, consignés ensuite comme aveux. Même Shum, « tourmenté sur son lit de douleur, selon le vieux mode espagnol, défilait, signa tout ce qu'on voulait pour échapper aux mains qui le suppliciaient ; se reconnut même coupable d'une agression contre un chauffeur qui, lui, s'obstina à ne le pas reconnaître.

Car il s'agissait, on le comprend, de relier l'attentat de la rue de Tolède à un attentat précédent, commis sur la Promenade de Gracia. Récidive, alors.

Seulement, pour obtenir la condamnation capitale de l'artiste, il fallut récidiver en arrière, retourner la chronologie, donner le coup de second crime sur le premier. Qu'à cela ne tienne ! Ainsi fut-il fait. Et Shum est perdu, si tout ce qui, en France, en Europe, a un cœur et un cerveau n'intervient.

Shum est innocent. La superbe anarchiste est assez proverbiale, vis-à-vis de l'acte accompli, pour qu'on accorde créance au démenti. Shum, sauf au cours de tortures corporelles, a pu énergiquement toute participation à un geste qu'il n'a pas passé, dans sa mentalité, ne permettait de lui attribuer.

A la vingt-deuxième ans, il a du talent, en va le tuer ! Il n'est pas question, ici, de politique ni de parti, mais de justice et d'humanité devant un fait vrai.

Ailleurs, on condamne, mais on n'exécute pas. En Espagne, le délai n'est jamais long. Absorbé par un malade, ne lisait plus guère les journaux depuis une quinzaine, et même davantage, ce n'est que d'hier que je suis au courant. Et je tremble d'arriver trop tard ! Qui s'inscrit pour sauver Shum ?

P.-S. — Prière d'envoyer les noms au *Libertaire*, 123, rue Montmartre, Paris.

Merci, Séverine. Du fond de sa cellule de condamné à mort, Acher vous entend et se reconforte à la pensée que de nombreuses voix aiment du public — voix de poètes, voix d'écrivains, voix d'artistes et de penseurs — vont se joindre à la vôtre qui possède ce don presque miraculeux d'ébranler les intellectuels de ce pays !

Le Comité pro-Acher.

## Notre numéro du 1<sup>er</sup> Mai

Le *LIBERTAIRE* ne paraîtra pas le 1<sup>er</sup> Mai. C'est donc son numéro du 30 avril qui sera consacré à la protestation du Travail ; que les camarades s'en souviennent et achètent ce jour-là plusieurs exemplaires de notre journal qu'ils distribueront autour d'eux.



## NOTRE CONCOURS-ENQUETE

### Le Politicien le plus méprisable ? Le Parti le plus dangereux ?

Nous publions aujourd'hui une substantielle réponse signée Flash, qui met au point, avec bon sens et à l'appui d'une bonne documentation, la question des partis politiques plus ou moins dangereux.

Le parti le plus dangereux au point de vue ouvrier ? Tous le sont, et si, superficiellement ils présentent quelque différence, au fond ils sont dangereux au même degré.

Les partis bourgeois sont nos ennemis de classe, donc dangereux ; et ce d'autant plus qu'ils affectent de s'intéresser au sort des ouvriers.

La corruption fait plus de ravage dans les rangs du prolétariat que la répression féroce. Je suis, sur ce point, de l'avis de G. Sorel. « On ne saurait trop profiter de toutes les occasions qui se présentent pour couvrir de ridicule le socialisme mondain » sur lequel comptent les financiers pour enlever le mouvement ouvrier.

Dangereux au même degré, les partis dits de réaction. Passons-les rapidement en revue :

**LE PARTI COMMUNISTE.** — Il ne faut pas être grand clerc pour constater les effets néfastes de cette secte. Si la classe ouvrière se débat dans la confusion et l'impuissance, c'est à ce parti principalement qu'il faut l'imputer. Il a fomenté la division dans toutes les organisations prolétariennes : syndicats, coopératives, anciens combattants, sociétés sportives, etc... Il serait payé par le capitalisme, qu'il n'agit pas autrement.

Pour arriver à ses tristes fins, tous les moyens lui sont bons : mensonges, calomnies... revolvers et matraques.

D'ailleurs, le grand prêtre de cette secte néfaste n'a-t-il pas érigé en principe la malhonnêteté envers les adversaires ? « Nous ne sommes tenus à aucune loyauté envers ceux qui fournissent des armes spirituelles à la bourgeoisie. Notre devoir est de semer la haine contre eux. » (ZINOVIEV, internat. communiste, p. 2594.)

Or, dans la bouche de Zinoviev, ceux qui fournissent des armes spirituelles à la bourgeoisie sont surtout les révolutionnaires qui refusent de s'incliner devant les ukases de ce naufrageur des organisations ouvrières.

**LES SOCIALISTES.** — L'histoire a fait justice du révolutionnarisme des politiciens de ce parti. La boucherie mondiale a été pour eux la pierre d'achoppement, et les prolétaires savent maintenant le danger qu'ils courent à se fier à ces faux bergers : eux-mêmes, d'ailleurs, ont pris soin de se démasquer. A qui pourrait-on s'adresser pour être mieux renseigné ? Ils sont les plus compétents en la matière. C'est ainsi que nous savons que ce parti fut un parti d'incapables et de menteurs.

« Au groupe parlementaire, on ajourne toutes les questions, on ne solutionne rien. On se fait l'attitude parce que l'on rend les armes avant le combat... Le groupe s'use à ne rien faire que des combinaisons de couloirs... Le groupe parlementaire n'a rien fait sur la question des loyers, il a laissé de côté celle des mutilés... » (CITOYEN BON, Conseil fédéral, 5 septembre 1915.)

« On trompe le peuple, on se moque du parti et l'on achève de le déshonorer. Ce sont nos ministres qui ont dit pis que pendre de Millerand, et ils ne demandent qu'à continuer à collaborer avec lui. » (MAYÉRAS, C. F., 5 septembre 1915.)

« La vérité, c'est que l'on ment au peuple à propos de tout et que l'on fait rien pour mettre de l'ordre dans les affaires du pays. » (LAVAL, C. F., 5 septembre 1915.)

Parti de lâches. — « Les membres du groupe parlementaire sont les petits chiens de nos amis ministres, qui, eux, sont les petits chiens de leurs collègues du gouvernement... De capitulations en capitulations nous sommes arrivés à être la risée des autres partis. » (BOX, C. F., 5 septembre 1915.)

« Qu'a fait le groupe parlementaire au sujet des malversations et des concussionnaires de tous ? Rien ! » (Délégé de la 9<sup>e</sup> section C. F., 5 septembre 1915.)

Criminels et assassins comme complices des crimes de la soldatesque. — « Poncelet a dénoncé les fusillades faites sur le front. Sombat était présent et l'on pouvait croire que le nécessaire serait fait pour que ces pratiques cessent. Il n'en a rien été et les fusillades continuent comme par le passé. » (MAYÉRAS, C. F., 5 septembre 1915.)

« Seydemann (Bourg-la-Reine) rappelle la fusillade des Russes sur le front. Meurtre que les ministres socialistes n'ont pu empêcher, quoique Sombat ait été prévenu deux jours à l'avance. » (C. F., 20 septembre 1915.)

N'est-ce pas qu'il est beau ce parti qui se dit « socialiste », incapable, âche, menteur, criminel ? Si après un tel bilan la classe ouvrière ne le considère pas comme dangereux, que lui faut-il ?

**LE PARTI DES AMPHIBIES.** — Dangereux comme les autres partis desquels, d'ailleurs, il ne se différencie que par des questions de détails. Composés de personnalités qui ont fait leur preuve pendant la guerre, les politiciens foisonnent dans son sein.

Pour varier, il n'attend pas le nombre des années. La question électorale va nous en fournir la preuve péremptoire. A ses débuts, il fut adversaire du Bloc des Gauches ; aujourd'hui...

Je ne citerai pas Frossard, politicien retors, rien d'étonnant de lui. Je prendrai au hasard dans l'Égalité.

Le 18 juillet 1923, commentant l'intervention de P. Boncour à la Chambre, E. Lafont écrit :

« Le Parti socialiste S. F. I. O. veut-il, oui ou non, répudier et sans réserve le socialisme nouveau jeu, que nous sans crânerie Boncour accentue à la tribune et dans la presse ?

« Bloc des gauches opposé au Bloc ouvrier, participation ministérielle, hantise de la défense nationale, le député de Paris a le don de réunir actuellement dans son

programme tout ce dont nous ne voulons pas, ce dont ne veulent à aucun prix la presque unanimité des socialistes et des communistes. »

Le 11 juillet 1923, même son de coche sous la plume de Longeard :

« Bloc ouvrier, oui ; Bloc des gauches, non. Tout cela (Bloc des gauches) n'est qu'une façade trompeuse derrière laquelle il n'y a rien, il ne peut rien y avoir de bon pour la classe ouvrière.

« Le Comité des forges assassin sera aussi de gauche, lorsque le pouvoir aura changé de mains. Nous, Union socialiste communiste », nous ne commettrons pas cette faute impardonnable de pousser au gouvernement ces soi-disant amis des prolétaires, défenseurs des intérêts capitalistes.

« Le gouvernement Bloc des gauches de demain mettra dans la répression la même rage que le gouvernement d'aujourd'hui. Le prolétariat n'a rien à attendre de lui. » (E. LONGEARD, 11 juillet 1923.)

Verfeuil également y allait de son petit couplet contre le bloc infâme.

Le 20 février 1924 sous sa signature, nous lisons :

« La formule du bloc des gauches est tellement élastique, qu'elle peut — on le voit — englober sous le vocable républicain des réactionnaires avérés. Nous avons par conséquent le droit de mettre en garde contre elle des militants un peu trop pressés pour l'essayer et l'adopter. »

Le 5 mars il n'était pas encore converti. « Pas si vite, messieurs de la bourgeoisie, décider que les secteurs auront le choix de la tactique et des moyens qui leur sembleront les meilleurs pour remporter la victoire dans le cadre et le respect des résolutions des congrès nationaux et sous le contrôle de la Fédération et du Comité central, ce n'est pas décidé qu'on fera le cartel avec les radicaux... »

« Et l'on conçoit parfaitement cette répugnance à s'allier ne serait-ce que pour « une minute » avec un parti, qui aussi conservateur que les autres partis bourgeois au point de vue de la propriété a par surcroît démontré, quand il était au pouvoir, son incapacité et sa malhonnêteté... Nous sommes quelques-uns qui n'oublient pas les ministères Clemenceau et même Caillaux d'avant-guerre... Herriot est du reste l'un des principaux responsables de l'escroquerie électorale du 16 novembre. »

Mais Avril vient et avec lui Frossard, qui s'étant annexé une première fois Verfeuil, à Tours se l'annexe une deuxième fois ; et dans quelques jours il nous sera donné de voir le nom de Verfeuil (qui n'a oublié ni Clemenceau ni Caillaux), côte à côte avec les noms des disciples d'Herriot.

Il promet le parti des amphibies. Ne varietur ne saurait être sa devise et sûrement il nous réserve des surprises sur le mode variations.

Je résume : les partis politiques, tous sans exception, sont également dangereux, faire un choix parmi eux est un leurre. Les partis, dits prolétaires, sont d'autant plus dangereux qu'ils reposent tous sur un principe qu'un révolutionnaire sincère doit combattre partout où il le rencontre, c'est le principe d'autorité.

Seule la liberté permettrait aux travailleurs de s'émanciper.

Et par liberté, il faut entendre, non la caricature que consentent à nous octroyer les partis politiques, mais celle que Rosa Luxembourg définissait ainsi : « La liberté réservée aux seuls partisans du gouvernement, aux seuls membres d'un parti, fussent-ils aussi nombreux qu'on voudra. Ce n'est pas la liberté. La liberté, c'est toujours la liberté de celui qui pense autrement. Non pas par fanatisme pour la « Justice » mais parce que tout ce qu'il y a d'instructif, de salutaire et de purifiant dans la liberté politique tient à cela et qu'elle perd son efficacité quand la « liberté » devient un privilège. »

L'homme politique le plus méprisable ? C'est peut-être bien celui qui nous paraît le moins compromis. Qui peut sonder les cœurs et les reins ?

Et puis franchement si les politiciens sont méprissables — et ils le sont tous — n'est-ce pas un peu par notre faute ? Par nos flagorneries, par notre veulerie, n'avons-nous pas bien souvent favorisé la trahison ?

Si les politiciens savaient qu'en trahissant ils s'exposent à une... sévère correction, il y aurait moins de traitres fanfarons et cyniques.

Aussi après réflexion, le politicien le plus méprisable, sera à mon point de vue, le révolutionnaire, qui, sachant à quoi s'en tenir sur la valeur des partis politiques, ira, sous un vague prétexte de moindre danger, déposer son bulletin dans l'urne le 11 mai prochain.

FLASH.

### Le passé d'un candidat

Ces jours derniers, le journal des masses publiait les candidats députés de différents départements. Causons du Finistère, si vous le voulez bien.

Un nom me sauta aux yeux, sans m'étonner plus que ça : Le Flanchec (Daniel), secrétaire de la Fédération communiste du Finistère. Qu'est-ce donc que ce Le Flanchec ? Le Flanchec, que je connais depuis 1911, est l'individu sans scrupules, rien n'arrête, pourvu qu'il ait le argent et l'argent et encore de l'argent. A cette époque, il se cataloguait un individualiste, formule élastique. Il écrivait, à cette époque, dans le journal l'« Anarchie » et aussi dans le « Mouvement Anarchiste », sous le nom de Daniel. Qui ne l'a pas entendu, à cette époque, dans les réunions publiques, ne connaît pas Le Flanchec. Sa virulence oratoire ne pouvait aboutir qu'à une candidature. Il était à l'« Anarchie » avec Lanoff, Lorulot, Kibaldichie et autres dont le nom m'échappe. Par son mépris de la masse ouvrière, il fit comme Kibaldichie

dit Victor Serge. Il alla vers la dictature... communiste. Politicien, il l'a toujours été, toujours cherchant des combines.

Il y a déjà de nombreux mois, je mettais en garde les camarades brestoises — certains du moins — contre deux individus : Le Flanchec et Le Troquer. Ce dernier fut démasqué en flagrantes relations avec le journal réactionnaire de Brest : la « Dépêche ». Le premier est aussi à surveiller de près, pour qui connaît ses appétits. Ce Le Flanchec ne tenait-il pas, en effet, certains propos à Paris, en juillet 1923 ? Un camarade lui demandait les raisons de sa conduite présente. « Mon vieux, répondit Le Flanchec, secrétaire de la Fédération communiste du Finistère, j'ai le bon filon : 1.000 balles par mois, sans compter les cotés ; que veux-tu, il faut se débrouiller dans la vie, etc., etc... » Ces paroles, comme je le disais ci-dessus, dénotent bien le fond de l'individu ; c'est du pur Le Flanchec : toute sa conviction se mesure selon les billets de banque qu'on lui met dans la main.

Mais je croyais qu'il y avait une décision du Comité directeur du P. C. disant « que les permanents du Parti ne pourront être candidats aux prochaines élections ». Mais alors... et Le Flanchec ? Tout cela c'est du « Passez muscade » ! Pauvres gens qui suivez de tels lascars, de tels « bédits gommearants ». Au fait, petit commerçant de quoi ?

ALAIN.

### Les Politiciens

La gent politicienne n'est pas toujours très intellectuelle ou intelligente, son fond cérébral manque souvent de richesse. Ecoutez-la, conversez avec elle, lisez ses tartines, analysez ses livres : le vide de ses conceptions vous stupéfie jusqu'à l'écoeurement.

A la tribune, au Palais-Bourbon, au Sénat, les politiciens sont ridicules, hypocrites ou méchants.

N'ayant pas la tripe populaire, ils ne pensent qu'à leur intérêt. Pétris de préjugés, parfois ignorants comme des carpes, autres pleines de vent, orgueilleux comme des paons, arrogants à l'excès ou serviles avec intensité, ils ont la prétention de faire le bonheur du peuple en opprimant le prolétariat.

Les parlementaires, qui doivent tout aux électeurs, exploitent ceux-ci par tous les moyens.

Livrés à eux-mêmes pendant quatre ans, plongés dans un milieu artificiel, vivant dans une atmosphère immorale, les augustes représentants de la nation ne tardent pas à sacrifier celle-ci à leur ambition ou à leur folie.

Rappelez-vous l'histoire du peuple français et des autres pays depuis un siècle seulement. Les gouvernements et leurs soutiens purent accumuler sottises sur sottises, faire gaffes sur gaffes, multiplier les attentats contre la liberté, commettre crimes sur monstruosités, supplicier les pauvres, les esclaves, les réfractaires, les rebelles courbés sous le joug.

Jusqu'à nos jours, les humains ont tourné le dos à la véritable logique, à la raison basée sur les faits ; l'expérience douloureuse des siècles n'a rien appris aux misérables singes supérieurs que nous sommes.

Le 11 mai prochain, dès la fin de l'assourdissante cacophonie électorale, après une innombrable avalanche de promesses, d'engagements contradictoires, un déluge de caresses politiques, démocrates et réactionnaires, élus des perspectives salariales, riront sous cape dans le palais de la place de la Concorde, en comptant leurs écus.

Antoine ANTIGNAC.

### Mise au point

Le citoyen Flaissières, maire de Marseille, m'ayant interdit la salle Ferrer pour un meeting en faveur de l'Amnistie plénière, j'ai décidé de faire quand même ce que ma conscience me conseille de faire pour les malheureux emprisonnés. Demeuré à Marseille dans ce but, j'apprends — enfin ! — que les raisons motivèrent le refus de Monsieur le Maire : il craignait, tout bonnement, que la réunion projetée ne serve les intérêts d'Henry Torrès...

Que le citoyen Flaissières, élu par ce Peuple dont il refuse de libérer les fils embaillés, sache qu'il eût pu se dispenser de la honteuse manœuvre politicienne qui le déshonore : à Lyon comme à Oullins, à Tullins, Grenoble, Romans et La Ciotat, je n'ai pas parlé pour Torrès, candidat qui se sert de mon nom — et de celui de Bonomi — comme tremplin électoral. Libérateur avant tout, et logique avec moi-même, malgré ma profonde tristesse, je ne peux pas soutenir l'homme que j'estime hier, mais que je considère aujourd'hui à l'égale de n'importe quel politicien en mal de candidature.

Car je n'oublie pas qu'ainsi débutèrent les Poincaré et les Millerand. Le prolétariat marseillais, je l'espère, saura me comprendre. Dimanche, déjà, les travailleurs avaient si bien compris que je n'aurais eu qu'un mot à dire (et vous le savez, n'est-il point vrai, Messieurs de la Police) pour qu'ils se ruent contre les flics et ne laissent pas pierre sur pierre de la maison du citoyen Flaissières ! Je n'ai pas voulu créer de troubles, alors que je pouvais le faire aussi aisément que je peux le faire demain. Que Monsieur le Maire en prenne bonne note.

Le prolétariat saura se souvenir, d'autre part, qu'il se doit aux malheureux qui sont siens et non à ceux-là qui, pour arriver, jouent avec des noms, des libertés et des vies humaines.

Marseille, 5 avril 1924.

Germaine BERTON.

N.-B. — Le grand meeting pour l'Amnistie aura lieu dimanche 4 mai.

## AUX HASARDS DU CHEMIN

### Propos d'un Paria

Le vieux gnaff faisait sa tête des mauvais jours. Il s'écria : « Ben quoi, qu'est-ce qu'y foutent les poteaux ? J'viens d'faire une virée sur les poteaux qui sont comme autant d'atrapes-mouches pour ces pourceaux d'électeurs, eh bien, y en a des flottes sur lesquels notre affiche brille par son absence. C'est pas la peine que la préfectance nous ait offert des chouettes endroits pour qu'on puisse y mettre des choses susceptibles de déboucher le citron au tas de jeantoutres qui vont voter, qu'y ait pas de timbres à carmer, et, bon Dieu, y coûtent chère, maintenant, avec le double décime ; c'est pas la peine que quelques copains se décarcassent si les autres veulent pas en foutre un coup ! Vois-tu, mon pote, j'en ai eu tellement marre que malgré mes sales guibolles, j'me suis magné pour trouver de quoi coller et avec un gminche. Tu sais le frisé, un pointure qu'a l'coup de pinceau, on est parti et on a passé la nuit. On a mis c'qu'on avait ! Combien ? J'sais pas. Mais bon Dieu, c'qu'on a baqqotté ! Et c'qu'on a eu la crise ! Place de l'Europe, not' panneau était rempli d'un tas d'ordures signées Jovnas et à côté d'la liste officielle et complète des candidats à Léon Daudet. V'là les bourgeois qui s'amènent.

— Pourquoi t'est-ce que vous recouvrez ces affiches ?

— Pasque c'est not' placard, qu'y répond l'frisé.

— Matin, dit l'un des flics — y s'étaient au moins sûr — s'en ont de l'argent les anarchos pour faire d'aussi grandes affiches.

— Tu penses si on en a du fric, qu'y répond le frisé, et puis c'est pas tout, y en aura d'autres !...

Oui, mais c'est pas l'tout d'avoir des affiches, faut les coller. Et comme on n'est pas encore assez au pèze pour pouvoir faire comme les mecs de métier qui promènent leurs papeteries et leurs baquets dans les autos des candidats, faut y aller à pinceaux.

En voilà une chouette promenade hygiénique pour les cousses qui sont pas viciées comme mâtique.

C' matin, bien que j'les avais un peu raides, j'ai été m'baqqauder oussu'on avait passé. Eh bien, mon pote, c'est la nuit qu'est la plus lucide. Dans les quartiers rufins, messieurs les lartins y s'en sont estomaqués. Les boulois s'arrêtent, y disent : Tiens, v'là les anars qui s'démèrrent. Y s'ont beau être communistes ou tout c' qu'on veut, y sentent bien qu'on est plus avec eux qu'avec les phrasiers d'avocats ou d'journaliers qui s'en servent pour leurs combines de politique. Y en a bien qui nous engueulent : « Oh, ceux-là y seront jamais contents ». Y croient pas si bien dire. Tant qu'a ira mal on ratera.

Seulement voilà, on n'a fait qu'un coin. On a bien rencontré quelques copains qui s'expliquaient aussi, mais y a des quartiers tout entiers oussu'y a n'ib, n'ib de n'ib, lapuche.

Nom de Dieu, j'me mange les sangs quand j'vais tout l'hon boulot qu'on pourrait faire si tout l'monde voulait s'y atteler. En v'là d'la propagande qui touche la masse !

Je n'fais pas, bien sûr, pour ceux qui font une gueule comme s'y s'avaient fait dans leurs frocs et qui vous disent : la masse on s'en fout, elle n'a que ce qu'elle mérite !... Ceux-là y s'sauveront tout seuls, jusqu'au jour où y s'auront besoin des copains.

C'est pas tout ça, puisque t'écris dans le canard, dis-leur aux poteaux, d'ma part, qu'y s'grouillent un peu, y a encore quinze jours. Faut montrer aux bourgeois qu'on en a dans l'bide et qu'on peut faire aut' chose que d's'engueuler. »

La commission est faite.

Pierre MUADES.

### 1er Mai grandiose.

Il apparaît que cette année, le premier Mai aura une importance bien plus considérable que l'an passé. En effet, le citoyen Gabriel Ducœur, secrétaire administratif fédéral des cheminots révolutionnaires, qui n'avait pu assister à la manifestation dernière — son paq' ayant exigé qu'il aille se promener en famille dans les bois, car ce jour-là pouvait être dangereux pour son esthétisme — cet ange Gabriel s'est, parallèlement, libéré de ces préjugés familiaux petits bourgeois. Il est maintenant majeur et révolutionnaire conscient.

Il manifestera à la tête d'une importante colonne de cheminots.

Elant toujours heureux d'encourager les actions viriles, nous signalons à nos lecteurs cette décision de bouillonnante activité.

000

### Cul et chemise.

Hier, Humanité, première page, sous le même et unique titre du 1er mai, un article du citoyen « Yellow », secrétaire confédéral et un autre d'une vague commission de la Fédération communiste de la Seine.

L'ancien jaune de la grève des cheminots parle des Conseils d'usine, qui auraient pu être « éreintés » par les sectaires du P. C. Et le pauvre folliculaire de reconnaître que pour le 1er mai de cette année les Conseils d'usine sont trop veris, que ce sera pour l'année prochaine. Hélas, en effet, c'est rare qu'un fruit mûrisse quand les asticots se mettent dedans.

La Commission communiste, de son côté, fait appel au premier mai, au Bloc ouvrier et paysan, à la bataille politique sur le terrain électoral. Le Parti communiste a la prétention de s'occuper du pointage des cartes syndicales.

Ainsi donc, tout est mélangé : politique et syndicalisme, P. C. et C.G.T.U. Et dans cette affaire, on devine aisément où se trouve le cul.

000

### Cours de mercantilisme

Le Comité du cartel qui a pour tête de liste Bertrand Karlos, et Georgius Thiout comme serre-file, envoi gratuite-

ment aux banlieusards conscients la Voix Républicaine.

Le programme minimum de l'Union comporte treize rubriques divisées en cinquante-six alinéas, lesquels renferment un nombre de promesses si mathématiquement incalculable que les dieux, à défaut des mortels, sauront pardonner aux élus d'en oublier l'immense totalité.

Un passage est excentrique :

### II. — Politique de l'Enseignement

Création de Halles centrales de banlieue (groupes de l'Ouest, de l'Est, du Nord et du Sud). Les didascalies Athéniens, et, de nos jours, les « Herren professeurs » du Reich s'esscriment dans des gymnases. Mais quelles assises scolaires se tiendront sous ces marchés couverts ? Hé, morbleu ! des cours supérieurs de mercantilisme, sous la direction de parvenus brevetés.

## La Vie des Lettres

### Le « Cap »

Voici une nouvelle revue. Pourquoi le Cap ? Parce qu'on s'y occupera de Critique, d'Art et de Philosophie...

Au sommaire de ce premier numéro se trouvent, sous la direction de Marcel Htber : Ivan Goll, René Crevel, Henri Hertz, Igor Couverainne, Jean Cassou, Brabo, W.-R. Fuert, H. Martin, Florent Fels, Ary Justman, Paul Hussen, Antonin Arlaud, Claire Goll, Geo Charles, Jean Bernier, etc.

« Le Cap, écrit la Rédaction, n'est pas l'organe d'un petit groupe, ce n'est pas une revue fermée. » Et, en effet, Marcel Htber réunit, dans ce premier cahier, de beaux poèmes et des proses neuves.

« A l'heure où tant de revues ne savent vivre et vibrer, nous sommes heureux de voir naître le Cap. »

### PETITES NOUVELLES :

Madame la Critique. — Voici comment des historiens et lettres jugent les œuvres :

FRANK (Waldo). — « Rahab ». Traduit de l'anglais par H. Boussinesq. — Paris, Rieder. In-12, 354 pages, 6 fr. 75.

Les bas-fonds de New-York dépeints par un écrivain du dernier transatlantique.

J. Pierry. — C'est tout ce qu'a voulu voir la « Revue des Auteurs et des Livres » (de Belgique), en « Rahab », qui est l'une des œuvres les plus curieuses de ces vingt dernières années. Cela n'était-il pas à signaler ?

On va tourner « la Brière », le roman magistral d'Alphonse de Chateaubriant, que le prix Goncourt avait déjà couronné en 1911 — pour « Monsieur des Lourdines », folle roman dédié à Romain Rolland (ce que les gens de droite oublient par principe).

« La Brière » au cinéma, pour une fois, nous pourrions aller au cinéma.

C'est le jeudi soir 1er mai que « Notre-Dame de la Sagesse » comparait devant le tribunal littéraire du Faubourg, siégeant à 20 h. 30 très précises, théâtre de la Fourmi, 10, boulevard Barbès.

Accusé : Pierre Dominique, lauréat du prix Balzac ; défenseur : Pierre Bonardi ; accusateur : docteur René Vachet, professeur à l'Ecole de Psychologie.

Débat sur : « Qui n'est pas un peu fou ? Les Agitateurs révolutionnaires sont-ils des demi-fous ? L'influence des fous sur les femmes et les fous. »

Georges VIDAL.

## Où aller ce soir ?

### Théâtres lyriques

OPERA. — Matinée : La Damnation de Faust ; soirée : Pigoletti.

OPERA-COMIQUE. — Matinée : La Habanera, Paillasses ; soirée : Mamon.

GAITE-LYRIQUE. — Matinée : Les Mousquetaires au couvent ; soirée : Le Cœur et la Main.

TRIAXON-LYRIQUE. — 14 h. 30 : La Poupée ; 20 h. 30 : Les Saltimbanques.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 14 heures : Le Cid ; 20 h. 30 : Je suis trop grand pour moi.

ODEON. — 14 heures : Terre humaine ; 20 h. 30 : L'Homme qui n'est plus de ce monde.

VAUDEVILLE. — Matinée et soirée : Après l'Amour.

NOUVEL-AMBIGU. — Matinée et soirée : Un Coup de téléphone.

COMEDIL DES CHAMPS-ELYSEES. — Matinée : Amédée, Knock ; soirée : R.U.R.

THEATRE SES ARTS. — Matinée et soirée : L'Echénacée.

THEATRE DES MATHURINS. — Matinée et soirée : Le Chemin des écoles.

VIEUX-COLOMBIER. — Matinée : L'Imbécile ; soirée : Il faut que chacun soit à sa place.

MONTMARTRE-ATELIER. — Matinée : L'Eventail ; soirée : Voulez-vous jouer avec moi ?

ALBERT-1er. — 20 h. 30 (Théâtre Anglo-Américain) : Première représentation de « The Dover Road ».

THEATRE ANTOINE. — Matinée et soirée : La Femme et le Pantin.

### Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas Vincent Hyspa, Jacques Ferny, Cazol, Noël-Noël Paul Gréffe, Raymond Bartel, Eugène Ros, Augustin Martini.

« En chaise », revue. — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.

LE GRENIER DE GRINGOIRE 6, rue des Abbesses. — A 21 heures : Charles d'Avray et les chansonniers : D'nnano Eruborh, Géo Robert, Loral, Aimes Jane Marsan, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.

LE PERCHOIR. — 21 heures : Grand spectacle montmartrois-ral, avec Jean Bastia et ses chansonniers.

LE GRILLON 43, boulevard Saint-Michel. — 21 heures : Les chansonniers Jean Reux, de Souther, Rémougin, Surgères Alex Hl, Dumont, G. Dauzais, Flouhou et la divette Kady Teissier.

« Dis qu' t'es tort !... », revue.

LA VACHE ENRAGEE 4 place Constantin Pecqueur. — 20 h. 30 : Veillée d'art : Maurice Hallé et les chansonniers.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

LE CARILLON. — A 21 heures : Jeux où l'on joue l'art.

LE PIERROT NOIR (11 rue Germain-Pilon). — 20 h. 30 : Dranoël et les chansonniers.



# A travers le Monde

## CE QUI SE PASSE

Le Parti travailliste anglais qui a, tour à tour, essuyé les critiques et les attaques, les louanges et le soutien des conservateurs et des libéraux, se trouve une fois de plus dans une situation critique et sa vie est menacée par une nouvelle coalition de MM. Asquith et Baldwin.

Jusqu'à présent, Mac Donald n'a pu vivre que par sa politique de flottement, s'appuyant tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche. Mais son attitude a permis aux adversaires du Cabinet de rechercher son point faible, et le chef du Parti libéral, considérant que le moment est venu de prendre nettement position, a pris l'initiative d'une alliance avec les conservateurs, et si Asquith réussit dans sa tentative, il est probable que la majorité dont a bénéficié Mac Donald sera déplacée au profit de ses adversaires.

Le premier ministre anglais espère peut-être que de nouvelles élections précipitées favoriseront le Labour Party et donneraient au gouvernement travailliste des assises assez solides pour lui permettre de gouverner sans le concours d'éléments étrangers. Mac Donald se leurre. La politique qu'il a suivie depuis son avènement au pouvoir est loin d'avoir satisfait l'élément ouvrier de Grande-Bretagne. Aucune réalisation sérieuse n'a été faite par le gouvernement ouvrier. Au contraire, l'attitude du gouvernement durant les dernières grandes grèves anglaises a été plutôt favorable à la bourgeoisie qu'au prolétariat, et l'aile gauche du Labour Party s'est nettement déclarée en désaccord avec Mac Donald sur le problème des armements.

Devant l'échec indéniable qu'a subi le programme du Parti travailliste, il est possible qu'une minorité assez forte se manifeste dans ses rangs, et devant l'impossibilité de solutionner le conflit qui ne peut être évité, il est probable que nous assisterons, d'ici peu, à une scission du Labour Party.

Le succès momentané de Mac Donald n'aura cependant pas été inutile. Il éclaire la prolétariat britannique sur la valeur du réformisme, et avec l'esprit pratique qu'on lui connaît, on peut espérer que la classe ouvrière anglaise adoptera pour sa lutte de classe le terrain révolutionnaire qui lui apportera des réalisations plus tangibles que le parlementarisme et la collaboration de classe.

## ALLEMAGNE

### GREVES DE MINEURS DANS LA RUHR

Berlin, 26 avril. — A la suite de l'échec des pourparlers entre les propriétaires de mines et les mineurs de la Ruhr sur les questions de l'augmentation des salaires et de la réduction de la journée de travail, des grèves ont éclaté dans plusieurs mines du bassin notamment dans les régions de Duisbourg et de Dortmund.

## ÉTATS-UNIS

### LES FUNÉRAILLES D'UN OUTLAW

Deux cent mille francs de fleurs...

New-York, 26 avril. — Les funérailles de Frank Caponi, un chef de bande de Chicago, qui fut tué récemment au cours d'une lutte avec six détectives, ont provoqué d'importantes manifestations de sympathie de la part de ses amis de Chicago.

Toute la matinée, les camions se sont succédés au point de départ du convoi pour apporter des fleurs et des couronnes. Il y en eut une telle quantité que le domicile mortuaire en étant comble, on dut les déposer en tas devant la porte. Le transport de ces fleurs et de ces couronnes jusqu'au cimetière nécessita la mobilisation d'une vingtaine d'automobiles qui suivirent le cortège en procession.

Il était curieux de voir dans quelques-unes de ces voitures des détectives et des policiers qui eurent maintes fois maille à partir avec ceux qui suivaient le convoi.

On estime que Frank Caponi aura en sur sa tombe pour plus de 200.000 francs de fleurs.

Quoique nous soyons loin d'être partisans de cette débauche de fleurs sur un cercueil et de ce gaspillage d'un argent si utile, nous ne pouvons que nous réjouir de la haine vi-

vace contre la police, haine qui a rassemblé tant d'hommes autour de la dépouille d'un « bandit ».

### VIOLENT INCENDIE A SAN-FRANCISCO

San-Francisco, 26 avril. — Un violent incendie s'est déclaré hier dans les docks « Oakland » détruisant complètement tous les entrepôts sur une longueur de deux cents mètres. Les dégâts sont évalués à plus d'un million de dollars.

## ANGLETERRE

### ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

Londres, 26 avril. — Une collision s'est produite ce matin dans le tunnel de la gare-terminus d'Euston, à Londres, entre deux trains. Un train spécial venant de Coventry, chargé d'excursionnistes qui venaient voir l'exposition de Wembley et le match final de football association au stade, a été tamponné par un train électrique venant de Watford. Les dernières voitures du train furent télescopées et un grand nombre de voyageurs, grièvement blessés, furent pris sous les débris. Heureusement, le feu n'éclata pas. Les victimes, retirées en hâte du tunnel, ont été acheminées vers les hôpitaux avoisinants. Vers midi, on rapportait qu'il y avait trois morts et une quarantaine de blessés, dont plusieurs très grièvement.

### La lutte du prolétariat allemand autour de ses prisonniers politiques

En Allemagne, les élections au Reichstag s'approchent. Les charlatans démocrates surenchérissent encore une fois de plus avec les promesses de « Liberté, Paix et Pain ». Les mensonges sont toujours les mêmes, ils seront seulement servis dans une autre forme. De même quelques-uns se feront prendre cette fois-ci encore à la vieille colle. Il est bon ainsi que dans ce concert d'élections une fausse note détonne qui ne se laisse pas si facilement enlever. C'est un fait accompli qu'aujourd'hui, en Allemagne, sept mille travailleurs dans cette lutte pour la « Liberté, la Paix et le Pain » ont laissé leur liberté personnelle et sont détenus dans les prisons et maisons de détention ou parcourent le monde comme émigrés ainsi que des hématites. Ce fait nous dit couramment à quoi nous en tenir sur la « démocratie » allemande en dehors des élections et discours d'agitation.

Avec raison le prolétariat allemand veut utiliser les élections du Reichstag par une large propagande et écrits aux masses pour lutter pour la liberté des prisonniers politiques. « L'égalité » démocratique dans la manière de traiter les « coupables » fascistes et communistes offre suffisamment de preuves à l'appui pour rendre la vue à un aveugle. Le Comité Central du Secours Rouge en Allemagne mobilisera toutes ses forces dans les assemblées électives, les réunions, etc., pour faire avancer la mise en liberté des prisonniers politiques.

Cette lutte du prolétariat allemand pour la mise en liberté des prisonniers politiques doit aussi trouver le soutien des prolétaires des autres pays. Le prolétariat allemand doit sentir qu'il n'est pas seul dans cette dure lutte et qu'il peut compter sur l'aide des prolétaires des autres pays.

Le Bureau pour l'Europe Centrale de l'Internationale du Secours Rouge s'adresse à toutes ses sections et les invite à soutenir pendant cette semaine la lutte du prolétariat allemand.

A cet effet, doivent être organisées dans tous les principaux pays des manifestations de masses dans lesquelles on dévoilera la scandaleuse situation en Allemagne et le soutien fait par les prisonniers allemands se trouvant dans les prisons allemandes qui n'ont commis d'autre crime que de manifester pour un morceau de pain !

Dans la presse étrangère devront paraître pendant cette semaine de nombreux rapports sur les innombrables procès contre les ouvriers allemands, sur les jugements honteux par lesquels des milliers de familles de prolétaires allemands sont plongées dans la misère et la tristesse bien souvent pour des dizaines d'années.

Prolétaires de tous les pays, aidez l'ouvrier allemand à vaincre dans sa lutte pour la mise en liberté des prisonniers politiques !

## En lisant les autres...

Albert Londres à Biribi

Le reportage se poursuit, accumulant fait sur fait, montrant de façon effrayante l'ignominie des bourreaux. Il est fort regrettable que nous ne puissions pas reproduire *intextenso* les impressions d'Albert Londres.

— Sidi-Moussah, c'était la 5<sup>e</sup> compagnie. Par la 5<sup>e</sup> compagnie, les détenus désignent la mort.

— Mais ce n'était pas du temps du capitaine Etienne, dit tout de suite le sergent.

— Qu'est-ce que l'on vous faisait à Sidi-Moussah ? demandait un homme.

— L'homme posa sa pioche :

— A mon entrée à Sidi-Moussah, je tombe malade et suis reconnu. On me laisse quatre jours sous le marabout, sans manger, ce qui pouvait se comprendre, mais sans boire. Je n'ai bu qu'une fois, un camarade ayant risqué une punition pour m'apporter de l'eau. Alors, comme j'étais protestant, on accrocha une chaîne au sommet du marabout, puis on me pendit par les reins. Je suis resté ainsi tout l'après-midi. Le soir, le sergent entra dans le marabout. Il eut pitié de moi, il me décrocha et me fit donner un quart de gamelle d'eau. C'était bon, car ce que j'avais bu pendant ces quatre jours n'était pas propre à dire. C'était le sergent P... Le lendemain, le sergent L... m'a fait trainer de force au travail.

— Pourquoi refusiez-vous de travailler ?

— J'étais malade.

— Il n'est pas de médecin dans les camps. Un homme est-il ou n'est-il pas malade ? S'est-il levé ? Le questionnaire est rempli par un dialogue invariable : « Malade, dit l'homme. — Je te ferai travailler, » « Bessif », de force, répond le sergent.

— Il m'a donc fait trainer deux cents mètres sur le dos par les tirailleurs ; puis, revolver sous le nez : « Travaille, salopard ! » J'ai refusé. On m'a reconduit sous le marabout, on m'a passé à tour de bras, attaché en crapaud et suspendu toute la journée.

— Ces actes-là doivent être signalés officiellement, dit le sergent ; pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— On a toujours peur d'être pris en grippe. Un autre homme s'appuyait familièrement sur sa pioche et dit :

— Moi, Bann, une fois, j'attrape un 29 (vingt-neuf jours de cellule). Pendant onze jours je touche ma gamelle. Le douzième, on m'apporte ma soupe, on y avait jeté deux grosses poignées de sel. Inutile d'essayer de la manger, on la vomirait. Et c'est tout notre régime quand on est en cellule. J'attendis le lendemain pour recommencer à manger. Les jours suivants aussi. Alors le sergent D... vint et me dit : « C'est bon, la soupe au sel, hein ? » Heureusement, un lieutenant passa et me fit remonter à Lar-Bel-Hamrit. En arrivant à Sidi-Moussah, je pesais 77 kilos, et 56 en le quittant.

Un autre dit :

— Les sergents de Sidi-Moussah avaient dressé un chien. Chaque fois que nous sortions pour les corvées, ils l'envoyaient nous mordre. Mais le chien était mieux qu'eux. Il ne voulait pas.

Flanqué de ses deux aides, portant des paquets de corde au dos, et du travail à la main, c'était le détenu dégoûté. Le rôle qu'on lui confiait l'attestait, son regard aussi.

— Ah ! fit-il, on parle de Sidi-Moussah ! Et, se tournant vers le sergent :

— Ici, ce n'est plus pareil. C'est que moi je suis un ancien dans la maison.

— Vous n'avez pas des choses de Sidi-Moussah ? demandait le sergent.

— Il y en eut tellement ! Tenez, un jour, un Arabe — il se passa la main sur le front — je ne me souviens plus de son nom, mais d'autres vous le diront, c'était un bon ouvrier, il faisait 300 à 350 kilos de bois dans la journée ; or, ce matin-là, il était malade.

— Ah ! tu ne veux pas travailler ! lui dit le sergent P...

A Sidi-Moussah, la maladie était rayée de la vie. Dire aux sergents : « Je suis malade » était leur faire un outrage. Alors ils ont mis l'Arabe tout nu et l'ont attaché sur les épaules.

C'était l'été, cinquante-deux degrés pour le moins. Toute la journée le pauvre Arabe, couché sur ses épaules, criait : « A boire, cuisinier, par pitié ! » Il criait aussi : « Pardon, sergent ! pardon ! » Le soir, alors qu'il n'allait pas mieux, au contraire, il cria au sergent : « Vous avez raison, sergent, je ne suis pas malade. »

Il disait cela pour avoir à boire. Les Arabes sont moins résistants et moins fiers que nous. Alors le sergent lui dit : « Tu vois, tu avoues que tu n'es pas malade », et il le détacha.

— Ah ! ce sergent P..., continue le jaonneur, il avait une canne avec un gros bout. Quand, par hasard, il reconnaissait que l'homme était malade, il lui disait : « Va le coucher, je vais venir le soigner. » Et, apparaissant sous le marabout, il le frappait de la queue, disait-il, tire la langue. L'homme tirait la langue et le sergent posait la pihle avec le bout de sa grosse canne, comme on gève les chiens. Ce n'était pourtant qu'à douze kilomètres de Lar-Bel-Hamrit.

— Ah ! oui ! j'étais les autres détenus, c'était le camp de la mort.

— C'était simple, reprit le dégoûté : un homme puni était un homme fichu. En cellule j'ai touché sept quarts de pain en vingt-neuf

seulement les épaules.

— Eh bien, dit-elle d'un ton sérieux, avez-vous vu le comte ?

— Comment donc, je l'ai vu. Il m'a chargé de le saluer.

— Ah ! et il est toujours aussi bête, votre protecteur ?

Le général Ratmirof ne répondit rien.

Il accorda seulement à la précipitation de cet arrêt féminin ce léger sourire que les saillies enfantines provoquent chez l'homme mûr.

— Oui, ajouta Irène, votre comte est déjà par trop bête.

— C'est vous-même, remarqua entre ses dents le général, qui m'avez envoyé auprès de lui.

Puis, se tournant vers Litvinof, il lui demanda en russe s'il prenait les eaux de Baden.

— Je suis, grâce à Dieu, bien portant, répondit Litvinof.

— C'est ce qu'il y a de mieux, continua le général en souriant d'un air gracieux, on ne vient généralement pas à Baden pour se guérir, cependant ses eaux sont très efficaces et celui qui souffre comme moi d'une toux nerveuse...

Irène se leva avec impatience.

— Nous nous reverrons, Grégoire Mikhaïlovitch, et, je l'espère, bientôt, dit-elle en français, coupant désagréablement la parole à son mari ; maintenant je suis obligée de faire ma toilette. Cette vieille princesse est insupportable avec ses éternelles parties de plaisir où l'on ne trouve que de l'ennui.

— Vous êtes aujourd'hui bien sévère pour tout le monde, marmotta le mari en gagnant sa chambre.

Litvinof se dirigeait vers la porte. Irène l'arrêta.

— Vous m'avez tout raconté, dit-elle,

jours. Jamais à boire. On ne buvait — et encore en fraude — que tous les sept jours, quand passait la corvée de lavage. On se jetait sur les paquets de linge pour en sucer l'eau. Le reste du temps, on buvait ce que vous supposez. On se vendait même l'eau qu'il y en avait chez qui la soif l'emportait sur la haine. Et ils donnaient un quart de pain pour « en avoir ».

— Ce que nous étions est vrai, monsieur, fit un autre témoin, puisque le capitaine qui n'emportait pas ces choses a été déporté.

Mais le jaonneur :

— L'homme qui, à Sidi-Moussah, ne pouvait finir sa tâche nous devons arracher 150 kilos de racines de palmiers nains par jour, le soir venu, était déshabillé, « bessif », et couché dans la tranchée. Nous étions, dans cette tranchée, à deux mètres les uns des autres. Les Sénégalais qui nous gardaient avaient ordre de nous punir de la balonnette au moindre geste.

— A minuit, le sergent se levait, nous rassemblait et, vingt fois de suite, nous faisait boucler le tour du cantonnement au pas gymnastique, à coups de crosse, à coups de bâton.

— Ça les réchauffe, criaient-ils, ces enfants-là. Après, il nous arrosait d'eau et nous allions nous recoucher dans la tranchée. L'eau gélait sur nous immédiatement.

— Vous étiez chez un entrepreneur ?

— Oui. Cet entrepreneur avait même un enfant de quatorze ans qui, chaque fois qu'il passait dans le chantier, nous criait : « Travaillez, pégres, ou je vais le dire à papa pour vous faire jeter ! »

— Un jour, l'entrepreneur dit au sergent : « Il me faut soixante-quatre quintaux de bois dans la matinée, arrangez-vous. » Nous étions quarante-cinq hommes, alors, il eût fallu voir le sergent P... : « Ramenez-moi ça, criaient-ils, tirailleurs ! tirailleurs ! Allez ! les derniers attrapés sur l'échine. Comme on n'avait pas envie de récolter cinq ou dix ans de nuit, on ne disait rien.

— Il y eut aussi des histoires avec les Sénégalais. On vit de tout dans ce camp. L'affaire Lequillon, entre autres, un légionnaire.

— Donnez-moi du tabac, lui avait dit la veille le négalais.

— Non !

— Toi pas bon camarade, toi fini avec moi.

— Le lendemain, on trouva Lequillon la serpe à la main, devant la souche qu'il était en train de couper.

— Qu'est-ce qu'il avait ?

— Il était mort, par di !

— Tous ceux qui descendaient de Sidi-Moussah à Lar-Bel-Hamrit, c'était pour mourir, fit l'un en continuant de esser ses cailloux. Il y eut cinquante et un morts en trois mois.

— Moi (c'était un autre), le sergent C... m'a fait revoler sous le nez et m'a dit : « Si tu fais un acte, je te tue », puis, m'ayant arraché les habits, il m'a couché sur les épaules. Après, comme j'avais des plaies pleines de sang, il m'a fait porter sur l'épaule nue de la chaux vive. A ce moment, on avait beau réclamer, les réclamations ne comptaient pas.

— Mais ce sont de vieilles histoires, dis-je.

— Elles n'ont pas un an.

Et Albert Londres hésite. Il y a des atrocités qui, dit-il, « ne peuvent pas s'écrire ».

## A TRAVERS LE PAYS

### INCENDIE DE FORET

Bordeaux, 26 avril. — Un incendie s'est déclaré dans la forêt du Barp, sur le territoire des communes de Mios et Biganos. Le sinistre semblait maîtrisé après une heure d'efforts des habitants, et il avait détruit déjà 20 hectares de pins de 20 à 25 ans, quand il reprit quelques heures plus tard, avec une nouvelle violence, dans une plantation de grands pins située non loin des pylônes de Croix d'Hins, et consuma encore quarante hectares.

Les dégâts sont évalués à cent mille francs.

DEPART VERS PLUS DE TRISTESSE

A Saint-Martin-de-Ré, un convoi de quatre cents forçats s'est embarqué ce matin sur le « Martinique », à destination de la Guyane.

MM. Leroux, directeur de l'administration pénitentiaire, et Godefroy, avocat général à la Cour de Paris, rapporteur de la commission de la transportation, assistaient à l'embarquement des forçats.

M. Godefroy était venu à Saint-Martin afin d'examiner la possibilité de diviser durant la traversée les condamnés en catégories, de façon à supprimer ou à restreindre les causes de contamination morale. (Radio.)

Moralistes hypocrites qui font condamner des hommes, les font enfermer et cherchent après les moyens de les préserver moralement de toute contamination.

Qu'ils les libèrent donc tous !

### UN VAPEUR S'EGHOUÉ

Le vapeur italien « Vulcano » venant de Listri (Italie), avec un chargement de pierres ponceuses, à destination de Port-Saint-Louis, s'est échoué ce matin sur les récifs d'Amette, tout près du port de Carro.

Des secours ont été demandés à Marseille pour tenter le renflouement.

vous m'avez pourtant caché le plus important.

— Qu'est-ce ?

— On dit que vous vous mariez.

Litvinof rougit jusqu'aux oreilles.

C'est avec intention qu'il n'avait pas parlé de Tatiana ; il lui était fort désagréable qu'Irène eût découvert ses intentions de mariage ainsi que son désir de les lui cacher.

— Il ne savait que dire tandis que les yeux d'Irène ne le quittaient pas.

— Oui, je me marie, dit-il enfin, et il se retira aussitôt.

Ratmirof entra dans la chambre.

— Est-ce que tu ne t'habilles pas ? demanda-t-il.

— Allez seul ; j'ai mal à la tête.

— Mais la princesse...

Irène mesura son mari des pieds à la tête, lui tourna le dos brusquement et entra dans son cabinet.

CHAPITRE XII

Litvinof était aussi mécontent de lui-même que s'il avait perdu à la roulette ou n'avait pas tenu une parole donnée.

Une voix intérieure lui disait qu'il ne convenait pas à un fiancé, à un homme de son âge, de se laisser entraîner à la curiosité ou à la séduction des souvenirs.

— Pourquoi aller chez elle ? se disait-il. De sa part, ce n'est que coquetterie, lubie, caprice. Elle s'ennuie ; elle s'est accrochée à moi, comme il prend parfois fantaisie à un gourmand de manger du pain noir.

Pourquoi y suis-je allé ? Comme si je pouvais... ne pas la mépriser ?

Ce ne fut pas sans effort qu'il prononça même mentalement ces derniers mots.

— Sans doute, continua-t-il, il n'y a et il ne peut y avoir aucun danger ; je sais à

## Le Congrès National des P. T. T.

Hier troisième journée du Congrès. Le matin, la discussion porta d'abord sur les « mains-d'œuvre » et sur les auxiliaires. Différents camarades prirent la parole et le projet fédéral fut adopté dans ses grandes lignes. Il est regrettable que le débat fut écourté, car c'est un point qui intéresse hautement la partie la plus agissante des P. T. T.

A noter un message de la Fédération postale russe, rédigé en langage à la Lozowsky.

### RAPPORT MORAL ET ORIENTATION

Le premier orateur, Moyné, expliqua la genèse et le développement de la Fédération unitaire depuis la scission. Sans qu'il y ait eu de congrès depuis, la jeune Fédération suit marcher droit dans la voie du syndicalisme révolutionnaire. Les comités nationaux ont d'ailleurs approuvé cette orientation fidèle à la Charte d'Amiens.

Ensuite, Fronty s'attacha à justifier l'attitude fédérale dans son orientation. Se basant sur deux points capitaux, la guerre et la Révolution russe, il démontra, avec force arguments, que rien ne frappait de caducité la Charte d'Amiens.

### SEANCE DE L'APRES-MIDI

Monmousseau parla au nom de la C. G. T. U. Salut fraternel, salamales de l'usage, il ne veut pas « influencer » les délégués. Il fait un exposé sur l'unité, suivant la mode moscovite, de la Fédération postale confédérée, et, sans doute, sans le vouloir, donne un sérieux démenti aux paroles tenues la veille par son compère Raynaud.

Puis il se lance dans la politique. Il attaque Renaudel et le cartel des gauches, au bénéfice sous-entendu du « Bloc ouvrier et paysan ». Pour la réclamation électorale, il est un peu la.

Peyrolles, de l'Hérault, tourne sa veste une fois de plus. Syndicaliste hier, le voilà aujourd'hui en extase devant les « fécondateurs » du P. C.

Le petit Raynaud commence par essayer des piqures d'épingle contre Sartigue. Le Congrès ne prenant pas cet enfant au sérieux, il se livre à une pantomime ridicule sur l'« Unité » des commissions syndicales et du P. C.

SEANCE DE NUIT

Lartigue justifie l'attitude du Bureau fédéral. Il fait un historique de la situation syndicale de Saint-Etienne à Bourges et jusqu'à aujourd'hui. Son exposé du syndicalisme, fait honnêtement, sincèrement, impressionne profondément le Congrès.

Le militant correct et pondéré qui fut salement calomnié par les purs de la politique divisionniste se venge à sa façon. Dans de belles envolées oratoires, avec des accents de sincérité, il fusille les démolisseurs du mouvement révolutionnaire, et ses paroles émus ont un succès mérité.

Le vote sur le rapport moral donne 97 voix au Bureau fédéral et 85 contre, 4 abstentions et 3 absents.

Sur l'orientation, la motion du Bureau obtient 80 voix, et celle des soi-disant communistes 103 voix. Il y a 6 abstentions et 2 absents.

Alors que le rapport moral et l'orientation étaient intimement liés, on comprend mal ce déplacement de majorité à un quart d'heure d'intervalle. Encore une de ces manœuvres occultes des « conquérants ».

L'UNITÉ

La parole est donnée à Digat, secrétaire de la Fédération confédérée. Avec beaucoup de tact, il présente sa « plaidoirie » en faveur de l'unité et contre le « réquisitoire » qu'il n'a pas entendu. Son exposé est écouté attentivement.

LEURS DIVIDENDES

Epinal, 26 Avril. — Ce matin vers 11 heures pour se garer d'un train venant de Mirecourt, l'employé de chemin de fer, Joseph Tassin, âgé de 27 ans, se placa sur la voie inverse mais il fut renversé par un train de marchandises en manœuvre qui arrivait et dont les 12 wagons lui passèrent sur le corps.

FEUILLETON DU LIBRETAIRE DU 27 AVRIL 1924. — N° 21.

## FUMÉE

par Yvan TOURGUENIEFF

— Près de quatre heures, chère amie, et tu n'es pas encore habillée ; la princesse nous attendra.

Et, se tournant cérémonieusement du côté de Litvinof, il ajouta avec le ton courtois qui lui était habituel :

— Il paraît qu'un aimable hôte vous a fait oublier l'heure.

Le lecteur nous permettra de lui communiquer ici quelques renseignements sur le général Ratmirof.

Son père procédait indirectement d'un grand seigneur du temps d'Alexandre Ter et d'une actrice française.

Le grand seigneur avait poussé son fils dans le monde, mais ne lui avait pas laissé de fortune ; et ce fils lui-même, — le père de notre héros, — n'avait pas eu le temps de s'enrichir ; il était devenu colonel et maître de police, quand la mort vint le surprendre.

Une année avant de mourir, il avait épousé une jeune et jolie veuve qui était venue se mettre sous sa protection.

Le fils du maître de police et de la veuve, Valérien Ratmirof, avait été placé, par protection spéciale, dans le corps des pages, et il alla bienôt sur lui l'attention de ses chefs, moins par ses succès scientifiques que par sa tenue martiale et son inaltérable soumission.

Il entra dans la garde et fit une carrière brillante, grâce à la modeste aménité de son caractère, à son agilité au bal, à la façon élégante dont il montait, aux parades, des chevaux que ses camarades lui prêtaient, grâce enfin à ce qu'il n'était ni singulier de politesse familièrement respectueuse envers ses supérieurs, d'empressement caressant et insistant, auquel venait se mêler un tout petit grain de libéralisme.

Ce libéralisme ne l'empêcha pas pourtant de faire passer à mort cinq paysans dans un village de la Russie Blanche qu'il avait été chargé de mettre à la raison.

Il jouissait d'un extérieur attrayant et singulièrement juvénile. Blanc et rose, souple et galant, il avait de grands succès dans les salons ; les douairières en raffolaient.

Prudent par habitude, silencieux par calcul, le général Ratmirof, semblable à l'abeille laborieuse qui extrait des sucres précieux des plus vilaines fleurs, ne cessait de fréquenter le plus grand monde, et sans aucune instruction, sans aucune morale, mais avec du flair, de l'esprit de conduite, et surtout avec l'inébranlable résolution d'aller aussi loin et aussi haut que possible, il ne voyait plus d'obstacles sur son chemin.

Litvinof en fut osurire forcé. Irène haus-

sait les épaules.

— Eh bien, dit-elle d'un ton sérieux, avez-vous vu le comte ?

— Comment donc, je l'ai vu. Il m'a chargé de le saluer.

— Ah ! et il est toujours aussi



# L'Action et la Pensée des Travailleurs

## Les grèves

Dans le bronze. — Malgré les ergotages de nos patrons nous sommes heureux d'enregistrer qu'à la 6<sup>e</sup> semaine de lutte, certains de nos camarades ont reçu satisfaction sur les revendications présentées. Malgré cela d'autres camarades de la corporation sont sur le point d'être frappés par la mauvaise foi patronale et sont décidés à faire échec. Pour cela il faut que chacun de nous fasse son devoir et envoie des munitions au Comité de grève qui fait tout son possible pour que satisfaction soit donnée à tous les corporants du bronze. Que chacun comprenne donc la solidarité large et généreuse et envoie son obole pour soutenir les copains qui luttent.

Dans une prochaine assemblée corporative la situation sera expliquée. Que tous s'apprêtent donc à y venir nombreux pour les décisions à prendre.

Guirs et peaux de Romans. — La situation reste inchangée. Les grévistes doivent se mettre en garde contre les manœuvres patronales. Les patrons tentent de faire du rachat pour lundi.

L'arrestation des militants Thevenet et Benizet du Comité de grève, ne nous empêchera pas d'accomplir notre tâche. D'autres copains sont là qui nous aideront. Toutes les dispositions sont prises pour tenir le temps qu'il faudra grâce aux soupes populaires.

Verriers du Rhône et de la Loire. — Environ 1.500 travailleurs des verreries du Rhône et de la Loire sont en grève depuis trois semaines, par la volonté d'un patronat avide de faire connaître encore une fois les affres de la faim à ces ouvriers qui ont osé revendiquer leur droit à la vie.

Le mouvement sera certainement de longue durée puisque les fours sont éteints; c'est donc le lock-out forcé, nous comptons seulement sur la solidarité de tous les prolétaires pour nous aider à vaincre, malgré tous les obstacles : notre cause est celle de tous les travailleurs.

Envoyer les fonds au camarade Prudhomme, trésorier général de la section fédérale, au châtelet Russe, avenue Berthelot, 55, Lyon (Rhône).

Bâtiment de Saint-Etienne. — Par suite du refus du patronat de répondre à la demande de revendications posée par le Syndicat du bâtiment de Saint-Etienne, un grand mouvement se prépare dans les organisations ouvrières.

A partir de ce jour, les travailleurs de toutes les corporations du bâtiment sont invités à ne pas se diriger sur cette localité pour ne pas gêner la marche du mouvement.

## DANS LES MÉTAUX

## Autre temps Autres mœurs

Il fut une époque, peu lointaine encore, où un militant syndicaliste n'aurait pas apporté, contre un autre militant, d'accusation concernant son attitude à l'usine, sans en avoir au préalable vérifié la véracité. Au cas où les faits étaient prouvés ou semblaient véridiques, une commission était désignée qui réunissait face à face l'accusateur et l'accusé ainsi que les témoins. Alors la vérité se faisait jour soit en faveur de l'accusation, soit en faveur de l'accusé et seule était servie la cause de la vérité.

Mais ce temps n'est plus. Autre temps autres mœurs... et la période actuelle voit s'étaler une autre méthode qui, si elle n'a rien d'honnête et de propre, a au moins un mérite, celui de qualifier ceux qui l'emploient et cela mérite de le faire. Aujourd'hui, tel Daudet, certains « grands hommes », ramassent tous les ragots qu'on leur apporte et sans contrôle jettent l'anathème et la boue sur leurs adversaires. Ce qui importe avant tout c'est de salir, même si ce qu'on avance est faux. Par tous les moyens... voilà la formule à la mode chez les gens du parti communiste.

Je m'excuserai donc d'encombrer les colonnes du *Libertaire* pour répondre au citoyen Poussel, secrétaire de la Fédération des Métaux, la suite des précisions qu'il apporte dans l'*Humanité* du 13 avril sur ma prétendue conduite aux usines Contin-souza. Qu'il me permette de lui dire tout d'abord que son aimable et orthodoxe correspondant s'est agréablement moqué de lui. Il est faux que j'aie refusé de prendre la parole à une réunion de l'usine, la réunion qui eut lieu en juillet avait pour objet une protestation et une action qui fut menée dans l'usine par la suite et le tchékiste de Poussel aurait dû lui dire que je n'ai pas attendu d'ordre de personne pour faire mon devoir alors que bien des révolutionnaires du parti des masses sont restés à leur place quand il fallut sortir dans la cour.

Je n'avais pas à prendre la parole à cette réunion, les délégués réguliers de l'usine y suffisant amplement, et quoi qu'en dise le bon apôtre Poussel, je préfère agir que parler.

Mais où l'histoire du petit Poussel devient tout à fait drôle, c'est quand il parle d'un camarade qui devait quitter l'atelier à la suite de nombreuses vexations. Non vraiment je n'aurais pas cru que ce copain qui habitait, si je ne me trompe, Issy-les-Moulineaux fut aussi Marseillais que Poussel lui-même. Cet indicateur rouge qui se pose en martyr devrait dire qu'il fut remercié lors de la baisse du travail comme c'est l'habitude partout, en pareil cas, devant notre faiblesse commune. Et ce qu'il oublie surtout de dire à Poussel — ou bien celui-ci oublie de le répéter ce qui revient au même — c'est comment je me suis comporté envers lui quelques minutes avant qu'on le prévienne officiellement de son départ et ce qu'il fit. Ne voulant pas être cruel je n'insisterai pas. La réunion projetée non pour le cas d'un camarade, mais pour essayer de désigner un délégué, n'eut pas lieu faute de salle, d'abord, et

surtout par le manque d'écho rencontré chez les copains de l'atelier.

Pour en finir avec cette galéjade, Poussel, s'il veut s'en donner la peine, pourra apprendre de la bouche même d'un farouche communiste qui était dans le même atelier que moi, que la seule délégation qui eut lieu de l'outilage à la direction, dans la période où j'ai été dans cette usine, a été accomplie par moi et un non syndiqué.

Ceci est net, clair et précis, mais je sais fort bien que nos loyaux adversaires, ne rétracteront rien mais qu'au contraire ils s'enfonceront sans doute plus avant dans la boue, dont ils cherchent à nous éblouir les uns et les autres. Qu'ils se méfient, leurs crachats pouvant leur retomber sur le nez sous une forme moins prosaïque !

L. CHEVALIER.

## Ils sont malades !

Dans un « papier » de l'*Humanité*, les scissionnistes communistes des métaux, profitent d'une erreur typographique que le plus innocent ouvrier a rectifiée, pour m'abreuver, une fois de plus, d'injures.

Les pauvres gens ! Ils ont attendu que mon syndicat proteste contre la condamnation de Saye, pour protester, et ils cachent leur dépit sous des gros mots. Ils sont malades ma parole ! Mais qu'ils sachent bien que de tels arguments déshonorent — n'est-ce pas fait depuis longtemps — ceux qui les emploient et que je ne les suivrai pas dans cette voie, quoi qu'ils fassent !

ARGENCE.

## EN CINQ SEC

Le citoyen Lapoire, rue du Débarcadère, sous-section des Ternès, est bien embêté. Il nous envoie la lettre suivante :

Permettez-moi, compagnon, de vous faire part du trouble de mon âme révolutionnaire. Je suis du Parti communiste, comme vous le savez, mais je lis le *Libertaire*, le Parti n'ayant pas pris de décision contraire.

Or, je vois dans votre estimable journal que le Syndicat confédéré des employés demande aux ouvriers et à leurs ménagères de ne pas acheter le 1<sup>er</sup> Mai et d'aller au repos hebdomadaire des employés.

Par contre, l'*Humanité* du samedi 12 avril, deuxième page, me fait savoir :

Une bonne nouvelle. — Les Magasins X... restent ouverts le dimanche des Ramasseux toute la journée. Chacun pourra se rendre compte de visu de la qualité exceptionnelle et du bon marché, etc., etc.

Et en quatrième page, même jour, l'*Humanité* m'écrit, en surplus, à rendre visite, les « dimanches et fêtes, toute la journée », aux maisons X, Y, Z, etc.

Compagnon, je ne sais plus quoi faire. Faut-il écouter le *Libertaire* et l'appel du Syndicat réformiste de ne pas acheter les dimanches et jours de repos ? Ou bien faut-il que je continue à croire l'*Humanité* et ses annonces m'invitant complaisamment à faire mes emplettes pendant le repos hebdomadaire des employés ?

Compagnon, je traverse une terrible crise de conscience ! Au secours ! Éclairez, si vous le pouvez, ma lanterne rouge qui pâlit et devient blanche, qui tremble et qui devient... non, elle ne deviendra pas jaune.

LAPOIRE.

Il nous est difficile de donner des conseils à ce pauvre Lapoire. Il doit obéir aux « mots d'ordre » de son Parti et exécuter fidèlement toutes les consignes politiques, syndicales, commerciales et autres de son journal, s'il veut être un parfait orthodoxe. Il doit se méfier des « infâmes rumeurs » colportées par la « coalition immonde des anarcho-réformistes ». En principe, le repos hebdomadaire est une belle chose, mais la foi doit agir avant toutes choses.

Afin d'éclairer la lanterne rouge de ce brave Lapoire, rappelons-lui que le Syndicat unitaire (alias Sauvage), s'il laisse faire l'*Humanité*, a néanmoins inscrit dans son cahier de revendications le repos des dimanches et des jours fériés, sans dérogation. Seulement, c'est un article d'intérieur et non d'étalage.

Ami Lapoire, le syndicalisme est fait pour servir la politique. Ainsi, le Parti communiste lui-même fait travailler, à l'occasion, ses employés les jours de fête. Les heures supplémentaires sont obligatoires comme les vingt et une conditions. La semaine anglaise est supprimée avec raison, parce que d'origine travailliste, réformiste, petite bourgeoise. Et tout cela s'accomplit avec foi, espérance et charité sous le respectable bâtonnet de Révérende Mère Suzanne Giroult et sous le knout respecté du négrier tatar Sauvage, ex-secrétaire des employés.

Lapoire, mon cher enfant, ne cherchez pas à comprendre. Le royaume des cieux revient de droit à la glorieuse tribu des Beni-Oui-Oui dont vous êtes si représentatif. Les revendications syndicales, votez les des deux mains, cela n'engage que vos phalanges. Bien voter, c'est déjà quelque chose, ne vous occupez pas du reste. Les hommes de confiance de l'élite du prolétariat ont un peu la peur de prendre leurs responsabilités... et leurs émoluments.

La touchante lettre de Lapoire nous rappelle une histoire vieille d'un mois environ. Dans l'*Humanité* d'un samedi et d'un dimanche, une publicité soignée recommandait les grands magasins de Paris, sauf un. Celui-là, qui n'avait pas d'annonce, était classé dans la rubrique des « Mauvaises Boîtes » et enguirlandé copieusement dans un article long et indigné.

Lapoire, mon cher Lapoire, ne nous frappez pas. L'harmonie révolutionnaire se fera certainement avec la multiplicité des mots d'ordre opposés, contradictoires. Et en attendant le Grand Soir Rouge, allons donc, ce dimanche printanier, voir la fameuse exposition de Liang que nous recommanda le Bulletin de la paroisse moscovite.

PEPIN LE BREF.

## Pour le 1<sup>er</sup> Mai

### DANS LE TONNEAU

Les manifestations faites dernièrement, ne sont que le prélude de l'agitation qui doit concourir à donner à la démonstration du 1<sup>er</sup> Mai 1924 une ampleur plus grande ; gage indispensable de sa répercussion morale à travers le pays et de son emprise sur l'esprit des travailleurs.

Quoi qu'on en dise, nos préoccupations sont d'ordre purement syndical, et ne sauraient être confondues avec les acrobaties et pirouettes oratoires des médiums et alchimistes de la politique électorale.

Gardiens jaloux de l'autonomie syndicale, nous continuons à croire que « l'émancipation des travailleurs ne peut être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes » et, nous rappelant le 1<sup>er</sup> Mai 1906 et ses préoccupations, nous répétons avec le poète : « Il n'est pas de sauveur suprême... »

Le syndicalisme se doit de s'affirmer d'autant plus fortement qu'il est plus menacé. Aussi, en dehors de toutes les promiscuités politiques, pour l'affirmation de la personnalité du syndicalisme, nous comptons que les Bureaux et Conseils d'administration des syndicats du Tonneau feront l'impossible pour conserver à la journée du 1<sup>er</sup> Mai 1924 son caractère de volonté d'émancipation ouvrière.

En hommage aux martyrs de Chicago et pour affirmer nos aspirations de mieux-être,

Vous inciterez nos camarades à chômer le 1<sup>er</sup> Mai.

### DANS LA METALLURGIE

Les délégués des usines de Métallurgie et Voiture-Aviation, réunis le 24 avril, à la Bourse du Travail, en complet accord avec les syndicats unitaires des Métaux et de la Voiture-Aviation et la commission centrale des délégués d'usine, invitent tous leurs corporants de la région parisienne à chômer le 1<sup>er</sup> Mai et à assister aux meetings organisés.

## A propos de la Chapellerie

Avant pris connaissance de l'appel du syndicat confédéré de la chapellerie parisienne paru dans le *Libertaire*, nous tenons à rectifier une assertion inexacte.

Quatre syndicats de la chapellerie unitaire ont fusionné avec la Fédération du vêtement en janvier 1924, dont le syndicat de Chazelles (Loire) comprenant 800 chapeliers et les casquettiers de Paris. De là, le nouveau titre fédéral.

Epris d'unité et de vérité, nous faisons connaître que la Fédération unitaire n'a, en aucune circonstance, constitué de syndicats là où les confédérés existaient, nous ne pourrions en dire autant de la Fédération confédérée de l'Habilleme qui à Paris, à Lyon et ailleurs a fait l'inverse.

La Fédération de la chapellerie possède les chapeliers de Paris et les modistes, notre Fédération possède le syndicat des casquettiers. C'est un fait qui nous autorise à faire appel aux travailleurs de nos industries affiliées.

Le Secrétaire : BELLUGUE.

## Aux ouvriers du Chauffage

Il est rappelé aux camarades fumistes en bâtiment, monteurs en chauffage, plafonneurs-calorifugeurs et aides, que l'assemblée générale extraordinaire aura lieu demain à 18 heures, salle Henri Perrault, Bourse du Travail.

Tous auront à cœur de faire la propagande nécessaire pour la réussite de cette assemblée qui doit marquer un grand pas vers l'amélioration du travail dans nos corporations et un point pour la campagne d'agitation que nous avons l'intention de mener à l'ouverture de la saison qui promet d'être riche en travaux, donc favorable à nos revendications.

Camarades, tous, demain, à 18 heures, salle Henri Perrault, Bourse du Travail.

COURTOIS.

## Communiqués syndicaux

Scieurs, Découpeurs, Mouluriers. — Ce matin, de 9 heures à midi, Bourse du Travail, 5<sup>e</sup> étage, bureau 1, permanence.

Comité intersyndical des 1<sup>er</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>. — Les camarades disponibles pour l'affichage et la distribution des journaux sont priés d'être présents demain, à 20 heures, salle Salsac, 6, rue Lanneau.

Comité intersyndical du 15<sup>e</sup>. — Les camarades du C. I. du 15<sup>e</sup>, les secrétaires des sections locales, les camarades syndiqués du 15<sup>e</sup>, sont priés de passer, 18, rue Cambonne, pour

## FAITES DES ABONNES au "Libertaire"

Découpez le placard ci-contre et faites-le remplir par un camarade

### ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an..... 80 fr.	Un an..... 112 fr.
Six mois..... 40 fr.	Six mois..... 56 fr.
Trois mois..... 20 fr.	Trois mois..... 28 fr.

Chèque postal : Ferandel 586-65

De préférence utilisez notre Compte Chèque Postal Lentente n° 656-08 Paris

Nos frais d'envoi de fonds ne s'élèveront qu'à 0 fr. 25 — aucun risque de perte.

## La Vie de l'Union Anarchiste

### Paris et Banlieue

Premier Secteur. — Tous les camarades des groupes composant le Premier Secteur sont invités à se réunir mercredi, 27, boulevard Barbès, salle Herminier, avec le Groupe du 18<sup>e</sup>, pour l'organisation des réunions antiparlementaires.

Groupe de Boulogne-Billancourt. — Les camarades qui désirent poser des affiches pour la campagne antiparlementaire sont priés de se rendre ce soir, à 20 heures, chez Planché, 59, rue de Saint-Cloud, au « Petit Blanc-Frais ». Le panneau du 4<sup>e</sup> Secteur est le numéro 4.

Groupe d'Études sociales de Saint-Denis. — Réunion du Groupe demain, à 20 heures, Bourse du Travail, 4, rue Suger.

Présence indispensable de tous les copains : Campagne antiparlementaire.

### Province

Liste libertaire du Nord. — Dernier délai, demain 28, à 19 heures, rue de l'Arc, salle du Cyclon, pour les copains ayant accepté la candidature. L'ami de Thumessin et les camarades partisans de cette action sont priés de venir. Présence indispensable pour ceux qui n'ont pas signé la liste à présenter à la préfecture.

Nous rappelons qu'il nous faut vingt-quatre candidats. Au dernier moment, il peut nous en manquer un ou deux. Que les anarchistes du Nord en prennent bonne note.

Groupe d'Éducation sociale de Maubeuge. — Causerie-contrôle, demain, comme chaque semaine, à la salle des Fêtes de Lons-le-Bois, à 19 h. 30. Le camarade Gag y exposera son point de vue sur le Mépris.

Invitation cordiale à tous les anarchistes et sympathisants.

## Pour la campagne antiparlementaire

Réunion Secteur de banlieue, 8 fr. 50 : Morvan, 5 fr.; Liste 1125, Guinet, 23 fr.; René Taurin, 5 fr.; Pedro, 5 fr.; Etienne, 5 fr.; Liste 1746 Francisco Garcia, 41 fr. 65; Groupe de Rueil, liste 677, 93 fr. 50; Voyant 1145, 17 fr. 50; Delarge, 5 fr.; Conty, à Lyon, 3 fr.; E. B., 5 fr.; Liste 1693, 6 fr.; Liste 1226, 27 fr.; Berger, 5 fr.; Fancier, 10 fr.; Joly Simon, Nièvre, 5 fr.; Jean Dupré, 5 fr.; Goubé et Vincent, 5 fr.; Dalga, 5 fr.; Groupe de Drancy, 20 fr.; Libertaire ardennais, 10 fr.; Un Groupe d'Antiparlementaires, versé par Pin, 13 fr.; Liste 1674, Charbonnier, 5 fr.; Tachet, Marseille, 5 fr.; Jeannot, 2 fr.; Destoussé Michaud, 12 fr.; Léonce Nicot, 2 fr.; Delaneville L. 688, 20 fr.; Groupe de Bourg-la-Reine, 18 fr.; Guillot, Granville, 25 fr.; 1365, Pot-Colle, 5 fr.; 1215, Jacques et Maurice, 10 fr.; Germaine Linhaud, 5 fr.; Vanheche Paul, 5 fr.; Nourdin, 5 fr.; Chemmant, 2 fr.; Le Lay, à Brest, 5 fr.; Laveau, à Bardeau, 52 fr.; Groupe de Croix, 10 fr.; Louis de chez Motté, 10 fr.; Alice Duguezar, à Tourcoing, 5 fr.; Maccagno, Marseille, 5 fr.; Le Père Penard d'Angers, 20 fr.; Cozien, 5 fr.; Groupe libertaire du Havre, 25 fr.; versement, 15 fr.; Groupe de Walletois, 18 fr.; Groupe de Roubaix, 25 fr.; Rauch, à Angers, 5 fr.

Total de la présente liste, 629 fr. 15 ; total à ce jour, 4<sup>e</sup> liste, 1.302 fr. 55.

## L' "Idée Anarchiste"

Le N° 4 vient de paraître. Au sommaire : Le Chemin de l'Anarchisme, par Gaston LEVAL ; Le Nationalisme et la Réaction moderne, par R. ROCHER ; La Véritable Force, par Albert SOUBERVILLE ; Évolution ou Révolution, par CONTENT ; La Période de Transition, par M. MRACHNY ; Les Elections et l'Anarchisme, par FRANÇOIS ; L'Imbroglio du vote, par Pierre BOUNEL ; L'Idée Anarchiste, son passé, son avenir, par MAX NETTAN ; Un Messie est-il aux Indes ? par NADAL ; Contre toutes les Guerres, par F. MICHAUD.

Parmi nos lettres, et le Mouvement anarchiste en Argentine terminent ce numéro.

En vente dans tous les kiosques. Le numéro : 0 fr. 25.

Adressez tout ce qui concerne l'« Idée Anarchiste » à Haussard, Lotte postale n° 8, Bureau XX<sup>e</sup>, Paris.

Abonnements de 20 numéros, pour la France : 5 francs.

Pour les envois de fonds se servir du chèque postal : Haussard 650-30 Paris.

## JEUNESSE ANARCHISTE

## Grande balade champêtre A CHAMPIGNY

Prendre le train à la gare de la Eastille. Trains toutes les trente et quarante minutes, le matin à 7 heures, 7 h. 35, 7 h. 55, 8 h. 25 direct. Apportez les provisions.

## Le "Réveil Libertaire"

Le numéro 8 vient de paraître. Ce périodique de la Fédération Anarchiste du Sud-Est contient :

1<sup>re</sup> page : Résumé historique du 1<sup>er</sup> mai ; En général ; A Lyon.

2<sup>e</sup> page : Tribune antiparlementaire très développée et très documentée.

3<sup>e</sup> page : Le régime direct (réponse à Lux, du Réaliste ; Peuple ne vote pas, par E. TETARD ; Réflexions sur le syndicalisme, par C. JOURNET.

4<sup>e</sup> page : En marge du Travail, par LE TRIMARDEUR ; Une nouvelle religion, par J. PERRIN ; suite de : Étude sur le syndicalisme, par Ch. THIÉRON.

Le réclamer chez les principaux marchands de journaux qui détiennent les journaux d'avant-garde ou au siège du journal le mardi ou le vendredi soir, 17, rue Marignan. Tous les copains disponibles se feront un devoir de venir en chercher pour en vendre au cortège du 1<sup>er</sup> mai. Permanence au siège le matin du 1<sup>er</sup> mai.

Le numéro exceptionnellement 0 fr. 25.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Baptiste FRAYSSE

Imprimerie spéciale du *Libertaire* 10-12, rue Paul-Lelong, Paris